

TELEGRAPHE OFFICIEL.

Laybach, Samedi 22 août 1812.

EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE.

Londres, 4 août.

(Affaires américaines.)

La nouvelle de la prorogation du parlement a surpris beaucoup de personnes, qui s'aperçoivent avec peine que l'horizon politique de l'Angleterre s'obscurcit de tous les côtés. Nous voilà donc condamnés à supporter une administration qui n'a point la confiance du peuple; et cela dans un temps où cette confiance seroit nécessaire pour faire cesser les troubles intérieurs, et prévenir les malheurs qui peuvent nous arriver du dehors. L'événement qui occupe dans ce moment-ci tous les esprits, c'est la guerre avec les Etats-Unis. On se demande avec un sentiment d'alarme trop bien fondé quels peuvent être les résultats d'une guerre à laquelle le vœu de la nation est décidément contraire. La révocation des ordres du conseil ramènera-t-elle le gouvernement des Etats-Unis à des sentimens de pacification? Telle est la question que chacun s'empresse de décider suivant ses vues particulières, ou plutôt selon son intérêt et les passions dont il est animé.

Les partisans de l'*administration domestique* prétendent qu'il existe un parti dans les Etats-Unis entièrement dévoué à l'Angleterre et connu sous le nom de *partie fédéraliste*. Les américains qui le composent sont, disent-ils, opposés à la guerre, et ne manqueront pas d'exercer leur influence en notre faveur, sur-tout lorsqu'ils apprendront la nouvelle des concessions que nous venons de faire à leur gouvernement. Les grandes villes de commerce, telles que Philadelphie, New-York, Boston et Baltimore, sont intéressées à conserver la paix avec nous, parce que leur prospérité commerciale ne se soutient qu'à la faveur des longs crédits que nous accordons à leurs négociations. D'ailleurs l'esprit général de la nation américaine n'est nullement guerrier. Ils ont oublié dans les douceurs d'une longue paix le métier des armes, et ils ont perdu cette énergie qui soutenoit leurs efforts dans la guerre de 1775. Les américains ont vieilli avant le temps, et l'intérêt particulier est la passion dominante de ce peuple.

D'un autre côté, ceux qui ont été à portée d'apprécier la nation américaine, répondent que rien n'est plus faux que cet exposé. Ils ne faut pas, disent-ils, juger de la masse d'un peuple par les places de commerce qui sont par-tout animées du même esprit. La partie la plus considérable de la population des Etats-Unis est composée d'hommes intelligens, actifs, laborieux, qui connoissent bien les intérêts de leur pays, et qui conservent au fond de leur cœur une vieille haine pour l'Angleterre. Les *fédéralistes* sont peu nombreux; et même dans ce parti, il se trouve beaucoup de personnes que la maladresse de notre ministère a indisposées et qui se réuniront à leur gouvernement pour soutenir l'honneur de leur pays. Sans compter les *manufactures domestiques*, c'est-à-dire l'industrie de chaque famille, qui se fait sur-tout remarquer dans

les états de Connecticut, de Newhampshire et de Massachusetts. les américains ont établi des manufactures plus importantes dans les états de la Caroline du nord et de la Virginie. Elles leur fournissent déjà non-seulement les articles de première nécessité, mais encore des articles de luxe qui forment un objet considérable d'exportation. Tous les individus intéressés dans ces manufactures, (et le nombre en est considérable,) sont nos ennemis naturels. La nation toute entière est intéressée à se soustraire au joug de notre industrie, et les vœux de quelques marchands ne pourront opposer qu'une faible résistance au vœu national.

On affecte de rabaisser l'esprit militaire des américains. Nous craignons qu'une triste expérience ne nous désabuse bientôt de ces idées qui ne sont que le résultat de l'orgueil national. Ce peuple, en grande partie d'origine anglaise, est naturellement brave, sur-tout lorsqu'il combat pour un intérêt bien entendu. Nous avons eu la folie de croire que l'accroissement de son commerce nuisoit à notre prospérité; et nous avons cherché à l'entraver de toute manière. L'américain brisera ces entraves, et saisira avec empressement l'occasion de se délivrer des tributs qu'il payoit à la supériorité de notre industrie. Nous perdrons un débouché immense; nous avons déjà perdu celui du continent européen; nos engagements avec l'Espagne ne nous permettent pas d'envoyer dans ses colonies révoltées les produits de nos manufactures. Nous nous isolons d'une manière effrayante; les nations s'accoutument à se passer de nous; et à la fin de la guerre, nous nous trouverons sans commerce, et réduits à nos propres ressources.

On s'imagine que la révocation des ordres du conseil produira sur le gouvernement des Etats-Unis un effet qui nous sera favorable. Nous le désirons plus que personne; mais nous craignons que ce ne soit là une nouvelle illusion. Il est probable que cette mesure tardive produira un effet contraire à celui que nous attendons. Elle dévoilera la faiblesse de notre administration, et rendra les Américains plus exigeans. L'épée a été tirée; le sang a été versé! Dans un tel état de choses, une concession fait naître une nouvelle prétension, et celui qui cède a toujours l'air de plier. Il ne faut donc pas que nous nous abusions; il faut que nos ministres envoient de prompts secours dans nos provinces du Canada et de la nouvelle Ecosse. Peut-être même ces pays auront-ils passé sous la domination des Etats avant que nos renforts soient arrivés. Il est triste de n'avoir devant soi qu'un avenir qui ne promet que des désastres; mais il est utile de faire connoître la vérité à ceux qui s'aveuglent volontairement, et c'est un devoir, qu'en notre qualité d'anglais, nous remplirons toujours envers nos lecteurs.

(Jour. de Paris.)

DU 5. Des lettres particulières de Lisbonne annoncent qu'on s'attendoit à voir arriver sous peu, dans cette capitale, le prince-régent de Portugal qui étoit, dit-on, déjà en route. On donne comme motif de son retour, l'esprit insurrectionnel qui auroit éclaté dans la

capitale du Brésil, esprit qui auroit produit des troubles violens, accompagnés de tentative contre S. A. R.

du 6. Conformément à une invitation signée par plusieurs habitans respectables de Westminster, une assemblée de familles de cette ville a eu lieu pour prendre en considération la nécessité de présenter une pétition à la chambre des communes pour une réforme dans la représentation du peuple.

Nous donnerons des détails sur les intéressantes résolutions de cette assemblée.

(*Gaz. de France.*)

--- Les dernières nouvelles qu'on a eues de l'amiral Martin, qui est actuellement à Riga, portent qu'on avoit entendu une canonnade qui a duré seize heures, mais qu'on en ignoroit le résultat.

--- A la réception de la nouvelle de la faillite de Kensington et compagnie, la banque de MM. Wood et Worthington a cessé ses paiemens. Cette circonstance a répandu l'alarme dans les ports de mer, les villes et les villages de la partie ouest du Cumberland.

(*Jour. de l'Empire.*)

EMPIRE D'AUTRICHE.

Vienne, 1er août.

Les nouvelles du 15 portent que le quartier-général de l'Empereur français avoit été transféré à Gloubocœ, que l'avant-garde de la Grande-Armée s'étoit avancée sur la Duna, que le prince d'Eckmühl marchoit à Orcha, et le vice-roi sur Witepsk. Sur ces entrées, le général Regnier s'étant avancé jusqu'à Nieswicz, le corps du prince Bagration se trouve menacé par trois corps de l'armée française, et n'est pas en état de couvrir la ligne de défense derrière la Berecania.

(*Gaz. de France.*)

P R U S S E.

Berlin, 28 juillet. Le général de cavalerie comte de Grouchy, dont les blessures qu'il a reçues dans les campagnes précédentes sont entièrement guéries, a reçu un nouveau commandement sur les côtes de la mer Baltique. Le courage et l'enthousiasme qui régneront dans toute la Lithuanie sont presque incroyables. Le prince de Sangusko n'est pas le seul qui met sur pied à ses frais tout un régiment. Quatre départemens de la Lithuanie, sont déjà organisés. Il y a en Lithuanie beaucoup de tartares, dont les ancêtres s'y sont établis sous le règne de Sobieski. Ces tartares ont demandé et obtenu la permission de former deux régimens de cavalerie qu'ils organisent à leurs frais, et dans lesquels les tartares seuls pourront entrer.

Berlin, 1er août. S. E. M. le maréchal Augereau, duc de Castiglione, est arrivé ici le 28 juillet, venant de Postdam.

S. Exc. M. le maréchal Victor, duc de Bellune, a quitté cette capitale le 30, pour se rendre, par Custrin, à sa destination ultérieure. La plus grande partie du 9. e corps d'armée sous ses ordres, s'étoit mise en marche depuis quelques jours. S. Exc., pendant les trois mois qu'elle a passée ici, s'est concilié l'estime générale.

(*Jour. de l'Empire.*)

INTÉRIEUR.

EMPIRE FRANÇAIS.

Paris, le 9 août 1812.

--- Lors du retour de S. M. l'Impératrice, elle a passé à Sainte-Menehould le 16 juillet, à six heures du soir;

aussitôt sa voiture fut entourée de tous les habitans qui l'attendoient depuis le matin et qui se pressèrent pour contempler leur auguste souveraine. La maire lui fit un compliment que S. M. daigna écouter avec cette bonté qui lui est si naturelle. Eliza Bournizet, âgée de huit ans, fille d'un marchand de bois et brasseur de Sainte-Menehould, portée dans les bras de sa mère, perça la foule, offrit une corbeille de fleurs et un petit compliment. S. M. l'accueillit avec cet air gracieux qui captive les cœurs, et lui fit don d'une superbe montre ornée du chiffre de S. M. l'Empereur et d'une chaîne d'or garnie de perles.

Paris, 11 août. On écrit de Noirmoutiers que le 23 juillet, à quatre heures et demie du matin, on battit la générale. En très peu de temps, chacun fut à son poste. Une frégate anglaise, qui étoit hors la portée du Pillier en mer, avoit détaché de son bord 5 péniches pour s'emparer d'un convoi de 40 voiles, qui étoit mouillé sous les forts du Tambourain, Saint-Pierre, le Mortier et le Sableau. Aussitôt que les péniches furent aperçues, le convoi se rapprocha et se mit sous la protection des forts; il n'y eut que trois petites chaloupes chargées de cendre qui furent prises, mais les hommes se sauvèrent dans leur canot. La canonnière n.º 181, commandée par M. Desbrosses, enseigne auxiliaire de vaisseau, sortit de la rivière de Nantes avec deux péniches, ayant le vent et le flot favorables et contraires aux ennemis; il partit au bruit du canon. Nos batteries, qui faisoient feu sur les péniches anglaises, les chassoient sur la canonnière et les deux péniches françaises; après un combat assez vif de part et d'autre, la péniche anglaise qui avoit pris les trois chaloupes chargées de cendres, fut forcée de baisser pavillon et fut prise: cette péniche avoit treize hommes d'équipage et étoit montée par un officier de marine anglaise. Ils sont partis le lendemain pour Cambrai.

Les autres péniches se sont sauvées; le feu de nos batteries en a endommagé une. Tout le monde a fait son devoir; le commandant d'armes, l'artillerie, les canonniers, la douane, et tous les habitans ont montré une ardeur et un zèle dignes d'éloges.

--- Rien n'est plus curieux que de voir la Grande-Bretagne s'épuiser en sacrifices pour le rétablissement d'un royaume dont la destinée a été légalement remise entre les mains de Napoléon, tandis que ce prince relève de ses cendres un autre royaume que l'Angleterre par sa connivence a aidé à détruire. Mais, aujourd'hui, que fait la Russie pour défendre ces possessions usurpées, cette Pologne envahie par elle? Il y a long-temps qu'elle combat les turcs pour leur arracher deux fertiles provinces, incapable de forcer les turcs à une paix qui les dépouillerait de ces provinces, les russes sont descendus dans l'arène avec leur puissant vainqueur, tandis que les plaines de Friedland s'offrent encore à l'imagination de leurs troupes. Les discussions dans leur conseil-d'état en engendrent d'autres dans le conseil de leurs officiers. Leurs généraux battent en retraite en détruisant des magasins qui ont coûté deux années de travaux et de sacrifices; et cependant les polonois sortent de dessous terre, et demandent vengeance pour cinquante années d'oppression et de souffrances.

En vain la Russie leur adresse des proclamations, ils les rejettent loin d'eux, et ne la connoissent que comme leur oppresseur: notre haine et notre sabre, disent-ils, voilà quel sera désormais le tribut des polonois; nous avons une patrie, nous l'avons encore et nous la défendrons comme

une lionne défend ses lionceaux. Et de quel côté les russes tourneroient-ils les yeux pour chercher des défenseurs. Les turcs sont armés contre eux; les persans sont leurs ennemis naturels; l'Autriche, la Prusse, la Confédération du Rhin ont levé le bouclier. Les polonais n'aspirent qu'à combattre. Le Danemarck se souvient de l'incendie de sa capitale, du vol de sa flotte; la Suède, de l'envahissement de la Finlande; et les armées de France et d'Italie franchissent les fleuves, les barrières, ayant à leur tête le chef devant lequel les russes ont déjà tant de fois fléchi.

Dans cette position, la lutte est trop inégale, et le règne de l'oppression dont la Pologne a été la victime est pour jamais fini.

Ile de Croix (Morbihan), 2 août.

Le 31 juillet, cinq pêcheurs ont vu, à mi-marée, dans l'anse de Port-Melin, N. N. O., un poisson dont la taille ressembloit à celle d'un homme gras et corpulent. Deux bras tenoient à son corps, le buste paraissoit appartenir à l'homme, mais il étoit terminé par une queue de congre. Il avoit la tête chauve, à l'exception du front, qui étoit garni d'un toupet de cheveux noirs; il avoit aussi une touffe de poils pareillement noirs au menton. On a jugé que la longueur de ces cheveux et de cette barbe, si l'on peut les qualifier ainsi, pouvoit être de six pouces.

Ces marins ont été interrogés séparément au sujet de leur découverte, et ils ont semé dignes de foi. Ils ont eu, disent-ils, le temps de contempler ce monstre, il étoit à demi-portée de fusil de la côte, entre deux chaloupes; il y est resté plus de cinq minutes à une brasse d'eau. Ils en ont eu peur, et ils étoient à terre, cherchant à s'embarquer.

Le patron d'une autre chaloupe, venant sur la misaine vers la même anse, a vu le même poisson nageant tête haute sur l'eau et d'une rapidité extrême. Ces détails sont certains.

Seroit-ce l'homme marin que méconnoit Valmont de Bomare, tome 4, édition de 1775, foglio 495?

(*Aff. de Lorient.*)

DESCRIPTION DE MOSCOU,

(Extrait d'un ouvrage sous presse, intitulé : *Tableau historique, géographique, militaire et moral, de l'Empire de Russie.*)

Il ne faut pas espérer trouver la moindre ressemblance entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Aucunes villes n'en ont moins, et Moscou ne peut se comparer qu'à lui-même. Il a conservé tous les traits caractéristiques de la nation dont il étoit la capitale. Un étranger tout-à-coup transporté à Saint-Pétersbourg ne devinera jamais, dans certains quartiers et au simple aspect de la ville, s'il est plutôt en Russie qu'en Hollande ou en Allemagne; au lieu qu'en quelque endroit qu'on le place à Moscou, il n'hésitera pas un instant. En effet, à quel autre pays qu'à la Russie peut appartenir une ville qui offre la misère la plus affreuse à côté d'une opulence orientale; qui présente ici des palais immenses, et tout près de chétives cabanes? Ces contrastes, qui ne sont adoucis par aucunes nuances intermédiaires, peuvent-ils se rencontrer ailleurs que dans un gouvernement où la fortune et la liberté de la nation ont été sacrifiées à un petit nombre d'êtres choisis et à un corps privilégié? Dans toutes les capitales de l'Europe on trouve les deux extrêmes, l'indigence et

la richesse; mais par quelles gradations ne faut-il point passer pour arriver de l'une à l'autre? Ceux qui y sont pauvres le sont presque toujours par leur faute, parce que là l'industrie, le travail, les talens, ont leur prix leur récompense; mais en Russie, il n'en est pas de même: on reste toute la vie ce que l'on est né; et comme les nobles sont peu nombreux et ceux qui ne le sont pas, innombrables, mille chaumières entourent un palais.

L'aspect de Moscou paroît nouveau et bizarre à tout étranger. Cette ville gigantesque est irrégulière et s'étend en forme de croissant. Elle a été bâtie sans aucune espèce de plan et d'uniformité. Ici, ce sont de vastes édifices qui occupent autant de place que certaines villes de provinces; là des églises et des chapelles construites dans le goût le plus gothique, à côté de mauvaises maisons de bois. On trouve des places vides couvertes d'herbe et de broussailles. Les rues sont longues, et quelquefois larges, mais toujours sinueuses et mal pavées; dans les faubourgs, on en trouve même qui sont, comme les grandes routes, garnies de poutres, par-dessus lesquelles on place des planches.

La circonférence de Moscou est plus grande que celle d'aucune autre ville; elle est de 40 werstes, c'est-à-dire, 10 lieues. Sa population ne répond pas à une aussi grande étendue; on l'évalue en été à 300,000 âmes, et en hiver, à 400,000. Cette différence vient de ce que les seigneurs russes n'habitent la ville qu'en hiver, et qu'ils enlèvent avec eux une bonne partie des habitans, en emmenant leur suite qui est toujours, comme on sait, extrêmement nombreuse. Elle résulte de l'usage où l'on est dans les provinces de venir en hiver terminer à la ville toutes les affaires, toutes les ventes et tous les achats, à cause de la facilité que le traînage procure pour le transport.

Il n'est peut-être point de ville qui ait autant d'églises, de chapelles et de couvens que Moscou. Tout est bâti sur le même modèle; et les chapelles comme les églises sont composées de cinq dômes: le plus grand est au milieu des quatre autres qui forment le carré. Ces dômes sont couverts en étain, en cuivre, en fer blanc, et peints de diverses couleurs, ou quelquefois dorés, ce qui produit l'effet le plus singulier, quand le soleil vient à donner en plein sur toutes ces coupes.

Moscou a été bâti à la manière des villes asiatiques. Les divers quartiers sont autant d'enceintes qui s'enveloppent les unes les autres.

Le premier quartier est le *Kremlin*, nom qui tire son étymologie du mot tartare *kr em* ou *kr im*, qui veut dire *forteresse*. Il occupe le centre de la ville et la partie la plus élevée; il forme un triangle parfait, et est borné; d'un côté, par la Moskua, de l'autre, par la Néglina, et, du troisième, par une muraille crénelée, et flanquée de tours rondes et carrées. Le *Kremlin* n'est composé que de palais et d'édifices. On remarque entr'autres le palais des czars. C'est un vaste bâtiment formé de plusieurs parties incohérentes, construites après coup, et toujours sans aucun plan. Le faite en est lourd, sans grace, et couvert de plusieurs petits globes dorés. On monte au palais par un grand escalier en pierre, qui est roide et d'une mauvaise construction, mais fort célèbre par le massacre des Narvskin et de plusieurs autres grands seigneurs de l'Empire, égorgés par les Strelitz. Les appartemens sont petits; il n'y a de remarquable, par sa grandeur, qu'une salle d'audience, dans laquelle on recevoit autrefois les ambassadeurs. Les appartemens ont été sépa-

rés et meublés sous le règne de Paul 1.^{er}; mais on a essayé en vain de les rendre dignes d'un souverain. Le trésor est réellement la seule chose qui mérite quelque attention.

Le *Kremlin* renferme aussi l'Hôtel-de-Ville, l'église de l'Assomption, l'église Sainte-Michel et la tour de Saint-Ivan, où l'on voit une cloche qui a 40 pieds 9 pouces de circonférence, et qui pèse 3551 pouds. Il y en avoit une autrefois, dans un clocher voisin, qui pesoit 12,000 pouds ou 432,000 livres. En 1737, elle tomba et s'enfonça dans la terre, d'où on ne l'a point encore retirée.

Le second quartier est le *Khilaigorod*. Quelques auteurs, à la tête des quels se trouve Voltaire, ont traduit ce mot par *ville chinoise*; mais il est évident qu'il remonte au-delà des premières relations qui ont existé entre les Russes et les Chinois. On est plutôt porté à penser qu'il vient des Tartares, surtout lorsqu'on fait attention qu'il y a en Ukraine et en Podolie deux villes qui portent ce nom, et qui n'ont jamais eu le moindre rapport avec la Chine.

Le *Khilaigorod* s'étend entre la Moskua et la Neglina, de même que le *Kremlin*, dont la muraille le borne d'un côté, tandis que de l'autre il est cerné par un mur de briques. Ce quartier est plus grand que le *Kremlin*, et renferme l'Imprimerie, la Bourse, l'Université et toutes les boutiques des marchands placées au rez-de-chaussée sous des arcades.

Le troisième quartier est le *Khilaigorod*, ou *Ville-Blanche*, nom qui lui vient d'une ancienne muraille en pierres blanches qui l'environnoit, et dont on voit encore quelques vestiges. Il entoure le *Kremlin* d'un côté et le *Khilaigorod* de l'autre; car ce second quartier ne cerne pas le *Kremlin* de toutes parts, mais seulement dans la partie qui n'est point arrosée par la Moskua et la Neglina.

Enfin le quatrième quartier, qui enveloppe à son tour tous les autres, est le *Semlainigorod*, c'est-à-dire *Ville-de-Terre*, ainsi nommé à cause de remparts de terre qui l'environnent. Outre cela, il y a encore les *slobodes*, où faubourgs, qui s'élèvent au nombre de trente. Malgré quelques églises et quelques palais, ce sont de véritables villages; dans lesquels un étranger n'est jamais appelé par ses affaires, si ce n'est quelquefois dans celui que l'on nomme *Nismetzka-Sloboda* (faubourg allemand), séjour des artisans étrangers.

Moscou est arrosé par la Moskua, qui a donné son nom à la ville. Cette rivière ne porte bateau que pendant le printemps, parce qu'alors ses eaux sont grossies par la fonte des neiges et par les pluies de l'hiver; mais, pendant le reste de l'année, on ne peut y naviguer qu'avec des radeaux. La Neglina et la Jaousa, qui viennent toutes deux se jeter dans la Moskua vers le milieu de la ville, ne sont que deux ruisseaux qui sont presque à sec en été.

Les rues de Moscou sont d'une grande malpropreté, et l'extérieur des maisons remarquable par la profusion, le mauvais goût et le mélange d'ornemens de toute espèce. Ce ne sont que statues, reliefs, vases, cariatides, festons et colonnes. Ce pays fourmille de maisons et de palais, qui sont de vraies caricatures de l'architecture italienne;

mais ici on ne veut absolument défigurer que celle-là bien que le climat même s'y oppose; car, quoique Moscou soit à une latitude plus méridionale que Saint-Pétersbourg de quatre degrés, le froid y est presque aussi vif. Il y a des années où le thermomètre de Réaumur a marqué 10 et 32d. au-dessous de la glace: ordinairement il ne passe pas 20. La plus grande chaleur s'élève à 31 et 32 degrés. L'été est beaucoup plus beau qu'à Pétersbourg, et pendant tout le cours de l'année il y pleut beaucoup moins.

Les habitans de Moscou ont, comme la ville, conservé les traits nationaux: le bas peuple ressemble assez à celui de Pétersbourg, sa manière de vivre et de se vêtir ne diffère en rien de celle des paysans: toute la famille de même que chez ces derniers, loge dans une chambre commune, échauffée, ou plutôt enfumée par un mauvais poêle. Leur nourriture est la même: elle est composée de pain, de cornichons, de choux, d'ail, de pâté de poisson et, les jours de fête, d'un peu de viande: ils boivent du *sbiten* et du *quàs*.

Les marchands et les bourgeois vivent avec plus de sagesse et se logent plus commodément; mais presque tous ont encore l'habit national, la barbe et les formes russes. Un petit nombre de jeunes gens seulement se rase et porte le frac, au grand scandale des gens du vieux temps et des principes.

La classe la plus remarquable, à Moscou, est la noblesse. Elle n'a point de cour à faire; au contraire, on lui fait. Le souverain n'est point là non plus pour écarter toutes les fortunes et fixer tous les regards. Le luxe qu'on étale n'est pas en pure perte; on est remarqué, et aussi la vanité et l'orgueil s'épuisent-ils en efforts pour obtenir de pareils triomphes. En effet, on a peine à figurer jusqu'où les nobles de Moscou portent la magnificence et la pompe. Semblables aux anciens satrapes de l'Asie ils ont des palais, une cour et des esclaves sans nombre. C'est ici que l'on peut dire, sans exagération, qu'on trouve une table ouverte; mais cette humeur hospitalière vient de plutôt, comme nous l'avons déjà observé, d'un sentiment d'orgueil que d'un sentiment d'humanité. Cela est si vrai que si l'hospitalité partoît du cœur chez les Russes, ce seroit une vertu nationale que l'on retrouveroit dans toutes les classes; au lieu qu'elle n'est exercée que par les nobles. Le paysan n'offre jamais ses secours au voyageur qui se trouve arrêté par quelque accident: il fait payer qu'à ses moindres services, et les fait payer fort cher.

D. R.

LOTÉRIE IMPÉRIALE D'ILLYRIE.

ROUE DE TRIESTE.

Tirage du 19 août 1812.

35-40-8-56-30